BELLAIGUE

Lettre aux Amis & Bienfaiteurs n° 23 - mars 2015

Chers amis et bienfaiteurs,

L'adoration de la Croix du Vendredi saint frappe par le caractère triomphal qui lui est propre. L'Église a plus d'un motif pour donner au culte de la Croix cette dimension glorieuse. En effet, le Sacrifice du Seigneur est si étroitement uni à sa Résurrection, qu'il ne s'en peut séparer. Le Christ lui-même n'a jamais voulu annoncer à ses disciples sa mort sans leur donner du même coup l'assurance qu'il ressusciterait le troisième jour. C'est ainsi que prédisant encore une fois la dispersion du troupeau lors de la mort du Pasteur, Jésus ne manque pas d'ajouter la promesse de sa Résurrection : *Après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée* (Matthieu XXVI, 32). Aussi longtemps que les apôtres jugent des choses divines selon la sagesse humaine, ils se heurtent au mystère de la Croix, qui demeure à leurs yeux un scandale. À la suite de la Résurrection, ils n'en comprennent pas davantage le prix véritable, si bien que le Seigneur doit expliquer lui-même la signification de ses souffrances et de sa mort : *Il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire* (Luc XXIV, 26). Saint Paul, à son tour, ne fait que reprendre le même enseignement, lorsqu'il nous montre le Père exaltant son Fils et lui donnant le Nom au-dessus de tout nom, parce qu'il s'est anéanti jusqu'à la mort ignominieuse de la Croix (Philippiens II, 9). Dans ce passage lumineux, l'apôtre met fortement en relief la disposition divine qui veut que la gloire de Jésus lui soit acquise par la vertu de son crucifiement. La mort sur la Croix est ainsi le premier pas de cette glorieuse exaltation qui ne s'achève que lorsque le Christ remonte au Ciel pour siéger à la droite du Père.

Mais, entrant plus avant encore dans le mystère de la Croix, nous reconnaissons que la Passion du Christ doit être dite bienheureuse, non seulement à cause de la récompense magnifique qui en est le fruit, mais aussi à cause de ce qu'elle est en elle-même. Le Seigneur n'a pas attendu que sa Passion fût achevée pour réaliser son triomphe, car c'est au moment précis où il s'humiliait jusqu'à la mort, qu'il remportait la victoire. Jésus est mort par puissance, enseigne saint Augustin : « Potestate mortuus est ». Aussi la liturgie s'exprime avec une parfaite justesse lorsqu'elle décerne à la bienheureuse Passion les titres de « glorieuse » ou « très victorieuse ». De fait, c'est en mourant sur la Croix que le Christ a remporté la victoire sur le prince de la mort : « Par sa mort il a détruit notre mort (Préface pascale). » De telle sorte que la Croix est, tout à la fois, le lieu et

l'instrument de la victoire de Jésus-Christ.

La liturgie n'évoquera donc jamais le souvenir de la Croix sans rappeler le triomphe insigne dont celle-ci fut l'instrument, comme jamais non plus elle ne célébrera la victoire du Christ sortant du tombeau sans rappeler qu'elle a été remportée par la mort sur la Croix. C'est pourquoi l'Eglise ne manque pas, en ce grand Vendredi où elle célèbre la Passion du Seigneur, de se réjouir du triomphe qui se laisse entrevoir : « Seigneur, nous adorons votre Croix, nous louons et glorifions votre sainte Résurrection, car voici que par le bois la joie s'est répandue dans tout l'univers ». La Résurrection manifeste la victoire, alors cachée, remportée à la Croix ; victoire de l'amour sur la mort, sur le péché et sur Satan. La mort sur la Croix, on ne le dira jamais assez, c'est la victoire du Christ.

Si on considère la Croix d'un point de vue purement humain, elle est scandale et folie. Mais si on la regarde dans la lumière de la sagesse de Dieu, elle devient l'instrument de la glorification du Christ. Dieu envoie son Fils à la mort, non pas pour qu'il soit englouti par elle, mais pour qu'il triomphe d'elle et qu'il nous entraîne après lui dans sa Résurrection. L'œuvre du salut est ordonnée à la gloire du Christ. Ce qu'il faut considérer tout d'abord, c'est l'amour du Père pour son Fils, alors même qu'il le livre pour nous. Dieu, par amour pour son Fils, a voulu de toute éternité pour lui la gloire de la Rédemption. La Croix, sur laquelle Jésus paraît vaincu, est en vérité le trophée de sa victoire.

Jésus crucifié est notre sagesse, ce qui donne son sens à toute notre vie : *Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui* (Romains VI, 8). On ne peut dépasser le scandale et la folie de la Croix que si on considère sa finalité profonde. Or sa finalité, c'est la gloire de Dieu dans le Christ Jésus. Que la Vierge, dans le mystère de sa Compassion, nous donne quelque chose de la pureté de son regard, afin que nous puissions contempler la Croix en transparence, ne la dissociant jamais de la Résurrection.

Fr. Placide, O.S.B.,
Prieur

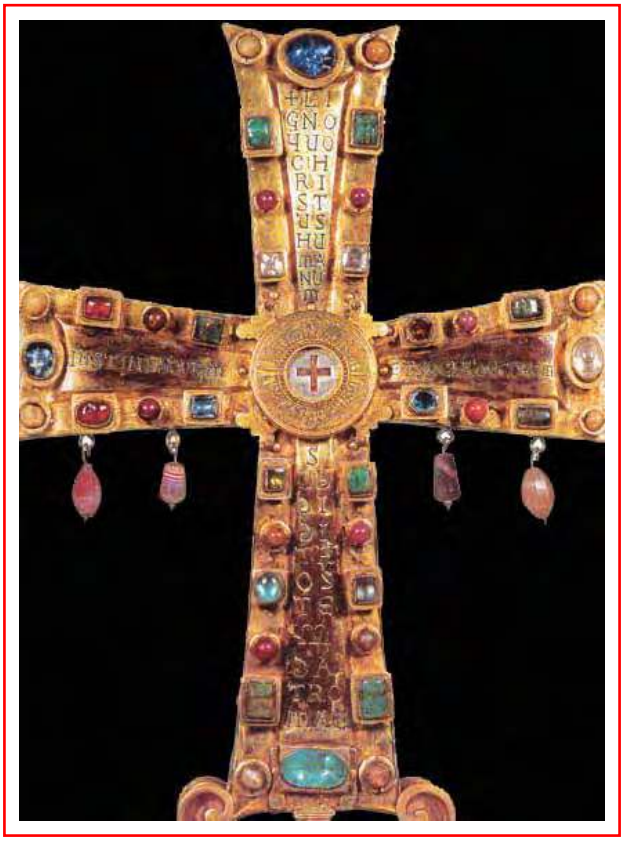
❖ Adoration de la Croix à Jérusalem au IV^e^ siècle ❖

Dans les années 380, Égérie, probablement moniale ou tout au moins pieuse dame, entreprit un voyage interminable à travers l'Orient. « Brûlée du désir de la grâce divine, aidée par la puissance de la majesté du Seigneur », elle parvint aux lieux saints et désirables de la Nativité, de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. Elle visitait, sous la conduite du Seigneur, tous les lieux, cités, montagnes et autres déserts qu'elle avait vus signalés dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, où s'étaient accomplies de saintes merveilles. Elle nous livre ici un récit pittoresque et enthousiasmant de sa pérégrination, précieux notamment pour sa description de la liturgie de l'Église de Jérusalem. La ferveur est ardente dans tout ce peuple de fidèles qui célèbre la Grande Semaine et adore le bois de la Vraie Croix. Il y a là le modèle et l'origine de notre cérémonie du Vendredi Saint. Voyons-y une image de la divine affection, dont la sainte humanité de notre Rédempteur sait s'attacher les cœurs de ceux qui sont à lui.

Dans l'extrait suivant, l'Anastasis désigne la rotonde abritant le bloc rocheux du tombeau du Christ. Un atrium la reliait à « la Croix », c'est-à-dire le monticule du Golgotha. Dominant cet ensemble, le Martyrium, vaste basilique à cinq nefs, était le lieu des assemblées du dimanche et des fêtes. Il ne reste plus rien aujourd'hui de ces somptueuses constructions constantiniennes, détruites en 1009 par le sultan Hakim.

… Aussitôt après le renvoi de la Croix, avant le lever du soleil, tous s'en vont avec ferveur prier à Sion devant la colonne contre laquelle fut flagellé le Seigneur. Puis, rentrés dans leurs maisons, ils s'y reposent un peu ; sur quoi les voici tous présents. On place alors un siège pour l'évêque au Golgotha, der-

rière la Croix, où il se tient à ce moment-là. L'évêque s'assied sur ce siège et l'on dispose devant lui une table couverte d'une nappe. Autour de la table, les diacres se tiennent debout. On apporte le coffret d'argent doré qui contient le saint bois de la croix, on l'ouvre, on l'expose, on place sur la table et le bois de la croix et l'écriteau. Quand on les a placés sur la table, l'évêque, assis, appuie de ses mains sur les extrémités du bois sacré, et les diacres, debout tout autour, surveillent. Voici pourquoi cette surveillance. Il est d'usage que tout le peuple, tant fidèles que catéchumènes, s'approche un à un, se penche sur la table, baise le bois sacré et passe. Or on raconte que quelqu'un, je ne sais quand, y a mordu et a volé un fragment du bois sacré. C'est pourquoi maintenant les diacres, debout à l'entour, surveillent ainsi, pour qu'aucun de ceux qui approchent n'ose refaire de même. Tout le peuple défile donc un à un. Chacun s'incline, touche du front puis des yeux, la croix et l'écriteau, baise la croix et passe, mais personne n'étend la main pour toucher. Lorsqu'on a baisé la croix et qu'on est passé, un diacre est là debout qui tient l'anneau de Salomon et l'ampoule de l'onction des rois. On baise l'ampoule ; on vénère l'anneau (...). À la sixième heure, tout le peuple défile, entrant par une porte, sortant par une autre, car cela a lieu à l'endroit où, la veille, le jeudi, on a fait l'oblation. Quand vient la sixième heure, on va devant la Croix, qu'il pleuve ou qu'il fasse très chaud ; cet endroit est en plein air : c'est une sorte d'atrium très grand et très beau, entre la Croix et l'Anastasis. Tout le peuple y afflue, de telle manière qu'on ne peut plus en ouvrir les portes. On place un siège pour l'évêque devant la Croix et, de la sixième à la neuvième heure, on ne fait rien d'autre que lire des lectures, et cela de la manière suivante. On lit d'abord, dans les Psaumes, tous les passages où il est parlé de la Passion ; puis, dans les écrits de l'Apôtre et ceux des Apôtres, Épîtres ou Actes, tous les passages où ils ont parlé de la Passion du Seigneur ; on lit aussi dans les Évangiles les passages où il subit sa Passion ; on lit ensuite dans les Prophètes les passages où ils ont dit que le Seigneur souffrirait la Passion ; enfin on lit, dans les Évangiles ceux où il est parlé de la Passion. Ainsi, de la sixième à la neuvième heure, on ne cesse de lire des lectures et de dire des hymnes, pour montrer à tout le peuple que ce que les prophètes ont prédit au sujet de la Passion du Seigneur s'est réalisé, comme le montrent les Évangiles ainsi que les écrits des Apôtres. Ainsi, pendant ces trois heures, tout le peuple apprend que rien ne s'est passé qui n'ait été prédit et que rien n'a été dit qui ne se soit complètement réalisé. On intercale continuellement des prières, ces prières, elles aussi, sont appropriées à ce jour. À chaque lecture ou prière, c'est une telle émotion et de tels gémissements de tout le peuple que c'en est extraordinaire. Car il n'est personne, du plus âgé au plus jeune, qui, ce jour-là, pendant ces trois heures, ne se lamente à un point incroyable de ce que le Seigneur a souffert cela pour nous. Après cela, quand commence déjà la neuvième heure, on lit ce passage de l'Évangile de Jean où il rend l'esprit. Après cette lecture, on fait une prière et le renvoi. Dès que le renvoi a eu lieu de devant la Croix, tous se rassemblent aussitôt dans l'église majeure, au Martyrium, et on fait à partir de la neuvième heure, où l'on se rassemble au Martyrium, ce qu'il est d'usage de faire jusqu'au soir durant cette semaine. Après le renvoi, on va du Martyrium à l'Anastasis. Quand on y est arrivé, on lit ce passage de l'évangile où Joseph demande à Pilate le corps du Seigneur et le place dans un sépulcre neuf. Après cette lecture, on fait une prière, les catéchumènes sont bénits, puis les fidèles, et l'on fait le renvoi. Ce jour-là, on n'annonce pas que la vigile continue à l'Anastasis, car on sait que le peuple est fatigué ; mais c'est l'usage qu'on y continue la vigile. Ceux du peuple qui le veulent, ou du moins qui le peuvent, veillent ; ceux qui ne le peuvent pas ne veillent pas là jusqu'au matin ; veillent là les clercs les plus robustes et les plus jeunes. Toute la nuit, on dit là des hymnes et des antiennes, jusqu'au matin. Une foule immense veille, les uns depuis le soir, les autres depuis le milieu de la nuit, chacun selon ses possibilités.



Croix de Justin

❖ Pierre de celle : Ô Puissance de Dieu ❖

Autant ce Roi, frères très chers, est éternel dans son règne sur les anges, autant il est nouveau dans son règne sur les hommes. Expliquons-nous. Dans son éternité, par sa sagesse, il créa ce royaume des anges, où il est adoré comme Dieu, craint comme Seigneur, vénéré comme Père, reconnu comme Créateur, honoré comme Roi. Mais dès le début, Lucifer avait faussé compagnie aux frères d'armes qu'il avait dans ce royaume ; et après en avoir arraché du ciel le tiers à sa suite, il avait établi ses retranchements dans cet air opaque, en attendant de refluer jusqu'au fin fond des enfers, au dernier jour, et y recevoir, en toute justice, sa part de tourments.

C'est alors que ce sage et puissant Roi, pour réparer les pertes subies dans son royaume et renflouer l'effectif de son armée, remplaça cette troupe d'anges par la race des hommes, moins vaillante, certes, en raison de la chair qui l'alourdit, non pas inférieure cependant, parce qu'il l'avait créée en sa propre image et ressemblance. Hélas ! il s'écoula si peu de temps avant que ce nouveau colon du paradis ne se fît emporter et renverser, – n'en était-il pas encore, pourtant, ce soldat en herbe, à accomplir son temps d'apprentissage, dans cette école militaire ? Après cela, ne devait-il pas en sortir rompu au maniement des armes, pour aller s'engager dans la milice des anges, et ainsi, servir son Roi tout comme eux, dans une égale pureté et charité ? Ce soldat en herbe, dis-je, fut si soudainement terrassé, qu'avant sa fleur il sécha, avant son terme il avorta, avant le temps il périt. En effet, la racine, étant infectée, fit passer une maudite fermentation dans toute la luxuriante ramure ; et celle-ci, à son tour, transmit un goût de vinaigre bien prononcé à chaque pousse, chaque enfant issu de l'arbre d'Adam et d'Ève, sur toute l'étendue de la forêt du genre humain. Jamais ils n'atténuaient cette triste saveur, loin de là : à leur mauvais goût originel, qu'ils tenaient chacun du péché originel, ils faisaient passer à la ronde, dans l'éponge de leurs convoitises, leur boisson de venin d'aspic, les intérêts en sus, jour après jour, par leurs péchés actuels.

Finalement, la Sagesse de Dieu, après avoir patiemment supporté un tel dégât durant des siècles, resserra les limites de sa patience : *elle ceignit ses reins de force et affermit son bras*, elle alluma la lampe pour s'enquérir de la drachme qu'elle avait perdue. À la fois par sa nativité et par sa mort, elle pénétra dans l'enceinte du camp ennemi, arracha aux mains et aux dents du pillard la proie qu'il tenait, enserra ce brigand dans des chaînes de feu. Avec le lacet de l'antique tromperie, elle l'étrangla : en effet, sur l'hameçon de sa divinité, elle lui présenta l'attrayant appât de sa chair et cette sainte tromperie déjoua les artifices du méchant. Une fois le tyran subjugué, elle s'élança vers le nid où Adam, le père, et Ève, la mère, étaient blottis avec leurs poussins – appelons-les ainsi – ; alors, comme l'on ferait d'un coq de basse-cour, elle transporta les âmes de tous les fidèles hors du nid des enfers. Leur ancien ravisseur, avec sa chaleur fétide, ne les réchauffait pas, mais les suffoquait affreusement ; pour empêcher qu'il ne les emmène, la Sagesse de Dieu lui fit au bras un garrot avec ce linge dont les Juifs lui avaient bandé les yeux ; puis, de la lancette de sa Divinité, frappa une veine de ce bras et en draina tout le sang, toutes les âmes des saints ; enfin, amenant du désert virginal un vent brûlant, conformément à la prophétie, elle lui dessécha les veines. Ô puissance de Dieu ! Ô impuissance du diable ! Le voilà brisé, maintenant, le bras du diable, le voilà devenu tout sec !

Certes, lorsqu'il engagea la lutte avec notre Roi en ce monde qui est comme son royaume, il parvint bien à le ligoter, à le mettre en détention, à le crucifier. Mais ce n'était pas l'ennemi qui était puissant : c'était Dieu qui était patient, lui qui avait le pouvoir de quitter son âme et le pouvoir de la reprendre. Notre Roi tenait alors ses énergies cachées, en épargne ; car *le sage se réserve pour l'avenir* (Proverbes XXIX, 11). Le tyran sanguinaire, lui, faisait rage, allait deci, delà, mendiant du renfort : il se démenait, se déchaînait sur notre rempart qu'il voulait saper, s'attachait à faire disparaître jusqu'au souvenir de notre Roi. Tout ce qu'il pouvait faire, il le fit. Restaient certaines choses qu'il voulait, mais ne pouvait pas : il les essaya. À la fin, à bout de forces, il alla se terrer au fond de l'enfer.

Et vous, ô notre Roi, vous, Seigneur, qui jugerez ce qui est juste, et plus encore, qui condamnerez ce qui est injuste, enfoncez dans le sol vos traces toutes chaudes. Saisissez par la queue cet antique serpent, qui s'enfuit devant vous, comme toujours, en zigzaguant, et qui cache encore par-devers soi l'attestation écrite de la sentence portée contre nous, et peut-être aura encore, un jour, une calomnie à élever, même pour cette dette déjà payée, comme si vous ne la lui aviez pas payée, intérêts y compris, lui opposant une attestation signée de sa main. Déroulez donc ses textes et ses archives, à la lumière de votre face, avec votre bras étendu ; *videz ce poisson* (Tobie VI, 5), pour tirer de son cœur, comme du plus secret de ses coffres, ses stratagèmes usés jusqu'à la corde, qu'il emploie sans relâche à enjôler les habitants de la terre !

Vous avez deux choses à faire : d'abord déverrouiller ce qui est fermé, ensuite pénétrer et renverser ce qui est fortifié. Oui, la cité de l'enfer est fermée, et elle est fortifiée : fermée, parce qu'on n'en retourne jamais ; fortifiée, parce qu'elle est entourée d'un feu inextinguible et d'une eau sans fond ; fermée, parce qu'elle n'admet pas de consolateur; fortifiée, parce qu'elle se rit de l'assiégeant ; fermée au bien, fortifiée dans le mal ; fermée par le verrou de l'obstination, fermée à cause de ceux qui ont caché leurs péchés ; fortifiée à cause de ceux qui n'ont jamais fait pénitence. Puisqu'elle est fermée, puisqu'elle est fortifiée, que vous faut-il donc apporter, sinon une clef et une massue ? La massue frappe, la clef ouvre. De votre croix, faites une massue ; de votre massue, faites une clef ! La massue, la croix quadripartite, porte la ruine aux quatre coins de l'enfer; la clef, le clou qui pénètre jusqu'à l'inextricable point de division de l'âme et de l'esprit, démêle et dénoue le labyrinthe. Ce qu'on entend par "massue" et par "clef", c'est la Vertu de Dieu et la Sagesse de Dieu, selon la doctrine de l'Apôtre : *La prédication de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais pour nous, elle est la Vertu de Dieu et la Sagesse de Dieu* (I Corinthiens I, 18). Ainsi, Jésus, fort de la vertu de Dieu et de la sagesse de Dieu, a forcé l'entrée de la cité fermée, et ruiné la cité fortifiée, c'est-à-dire : il a fracassé les barres de fer, puis, pour laisser passer ceux qu'il a libérés, il a frayé un chemin dans le fond de la mer. À ceux qui étaient dans les ténèbres, il a dit : "Voyez la lumière" – voici pour la clef , puis il a dit : "Sortez" – voilà pour la massue. De sa massue, il a tué le lion ; avec sa clef, il a désentravé les prisonniers.

Ton Dieu va régner, Sion ! La voilà close, la bouche de ceux qui proféraient des iniquités comme celle-ci : *Ne mettez pas dans l'inscription "Roi des Juifs"*, mais *"Cet homme a dit : Je suis le Roi des Juifs"*, ou comme cette autre : *Nous n'avons point d'autre roi que César !* (Jean XIX, 21, 15). Mais lui, qui était venu en ce lointain pays pour y recevoir la royauté et s'en retourner ensuite, il a détruit le royaume de la mort, et du royaume de la mort, nous a fait passer au royaume de sa gloire, nous qui étions nés enfants de la colère, enfants étrangers, enfants des ténèbres. Il a associé, assemblé, le royaume du monde au royaume céleste, sur ce nombril de la terre placé au carrefour du ciel et de la terre, je veux dire la croix, où les anges, ces soldats du ciel, montent la garde, les yeux fixés sur leur Roi qui se bat, et où les hommes, tels des chiens, lèchent le sang qui se déverse sur la terre, afin que ce breuvage les rachète et les enivre. Les soldats aiment leurs chiens; disons plutôt : les chiens de leur Maître, de leur Roi ;

quand on aime quelqu'un, on aime aussi son chien, n'est-ce pas ? Assurément, les soldats apportent à leur Roi du renfort ; mais les chiens, eux, lui donnent bien du réconfort. Leurs galopades le mettent en joie, leurs ébats ont le don de l'amuser, il prend ses délices à courir le cerf ou le lièvre avec eux ; bref, ces chiens lui procurent toutes sortes d'agréments.

Ô Sion, regarde ! Ton Roi s'en est allé dans la vaste, l'épaisse, l'imposante forêt de la géhenne, avec ses chiens et ses soldats, pour y attraper du menu gibier ! Et il y a attrapé de belles bêtes : ces cerfs que sont les Patriarches, ces chevreuils que sont les Prophètes, ces lièvres que sont les Innocents, ces daims que sont les Ermites ; tout cela, il l'a porté à son Père, à sa patrie. *C'est pourquoi il nous faut festoyer* (I Corinthiens V, 8), car la chasse a été abondante ! Autant elle a coûté de peine à cause de la Passion, autant elle a rapporté de profit grâce à la Résurrection. De fait, chez le Père, l'émerveillement devant la promptitude de son Fils l'emporte, et de loin, sur la douleur de l'avoir vu peiner : *Comment as-tu fait, mon Fils, s'écrie-t-il, pour trouver si vite* (Genèse XXVII, 20) ? En d'autres termes : « Peu m'importe de savoir tout le prix que tu as payé, toute la peine que tu t'es donnée, car ce qui m'est souverainement agréable, ce qui trouve grâce à mes yeux, c'est que tu aies fait, en si peu de temps, une si belle, une si grosse capture ! Il t'a suffi d'un jour et d'une nuit pour emprisonner dans ton filet tout ce que les champs, au creux des vallées de ce monde, ont pu enfanter, tout ce que les forêts des enfers, dans leurs antres et leurs gouffres, ont jamais su cacher, en animaux purs, propres à réjouir mon palais ! *Donne-moi donc de ta chasse, mon Fils* (ibid, 25). Ne va pas t'affliger d'avoir tant peiné, car ta peine est bien inférieure au profit obtenu ; ton acquisition a dépassé le prix au-delà de toute estimation. Pour une vie que tu as donnée, combien en as-tu reçues ? Pour les gouttes de sang que tu as versées, combien de martyrs, en retour, ont déversé sang et entrailles ? *On a répandu le sang de tes serviteurs comme de l'eau autour de Jérusalem* (Psaume LXXVIII, 3) – pour ne mentionner que ceux-là.

En vérité, pour chacune de vos gouttes, Seigneur, ce sont des milliers de milliers que les nôtres vous ont rendues ! Et pourtant, même cela ne suffit pas pour que nous soyons quittes : le nombre est supérieur, mais la valeur est moindre. Je dis cela de votre sang, je l'affirme aussi de votre Passion en son ensemble. En effet, quoique les passions des martyrs atteignent un nombre presque incalculable, elles le cèdent en mérite et en valeur à votre seule Passion. En vous donc, au-delà de tout nombre, il faut considérer uniquement le prix ; quant à nous, à proportion de notre peu de prix, nous ferons de notre mieux pour accroître le nombre. Néanmoins, c'est à vous que nous attribuons et le nombre et le prix : c'est de vous que nous vient le sang qui nous rachète ; croire en vous, c'est encore un don que vous nous faites, ô Jésus-Christ, Sauveur du monde, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Amen.

❖ Le mot du cellérier ❖

Lorsque notre dernière lettre est partie chez l'imprimeur, les échaffaudages qui couvraient le mur nord de l'abbatiale n'étaient pas encore démontés. Cela fut fait peu de temps avant Noël. La partie du mur qui a été refaite est désormais plus visible, en attendant que les intempéries (ou une patine) viennent vieillir les pierres…

Après l'inauguration du sanctuaire restauré en novembre 2013, d'aucuns nous ont dit : « Il ne manque plus que les vitraux ! » C'est en effet un élément qui a une place de choix dans l'architecture d'une église. Chez les cisterciens cependant, les vitraux restent très discrets : n'ayant pas pour but d'enseigner l'histoire sainte ou la vie des saints, comme dans les cathédrales ou les églises paroissiales, ils sont destinés à atténuer l'éblouissement d'une lumière trop vive pour faire le lien entre

la pierre et la lumière. C'est ainsi qu'ils concourent à la simplicité et à l'harmonie de l'édifice pour favoriser le recueillement. Les couleurs demeurent très sobres, afin de ne pas détourner l'âme du moine de l'essentiel en attirant son œil à l'extérieur. Parmi les divers motifs que l'on retrouve dans les vitraux cisterciens, nous avons orienté le travail des ateliers en concurrence vers les motifs floraux plutôt que vers les motifs purement géométriques. Les prototypes fournis pour le concours correspondent si bien à notre attente que nous sommes dans l'embarras du choix…

Pour conclure, nous confions à vos prières d'importantes réunions qui permettront de présenter les derniers travaux de nos architectes aux archéologues et aux Monuments Historiques.

❖ Chronique du Monastère ❖

8 décembre : Attiré par l'Immaculée, miroir sans faille, splendeur de la lumière éternelle, notre frère Romuald, en prononçant ses 1er vœux, s'élance à la poursuite de cette unique fin du moine : la pureté du cœur ou un regard qui ne s'appartient pas, fasciné par Dieu. Ses parents, loin de regretter leur voyage, emportent toutes ces choses dans leur cœur et leurs yeux émerveillés, jusqu'en Nouvelle France !

9 décembre : Le R. P. Jean-Marie (Fraternité de la Transfiguration) vient célébrer les obsèques du Dr Laynaud, qui s'était dévoué pour soigner notre père Dom Ange, durant sa dernière maladie.

10 décembre : Notre-Dame de Vergheas, une des Vierges en majesté d'Auvergne les plus réputées, reçoit la visite des novices, venus honorer son image en action de grâces pour la fête de famille du 8 décembre.

23 décembre : Si proche du saint jour de la Nativité ! Dans son « impatience », le Seigneur est venu chercher l'âme de notre voisin et fidèle M. H. Cortenraad le 19 décembre (O Radix Jesse, … venez nous délivrer, dès lors ne tardez plus !). Le R.P. Laurent, capucin, vient prononcer l'oraison funèbre de leur frère tertiaire franciscain.

Noël : Torrent de lumière déifique qui déferle chaque année sur le monde pour rajeunir les âmes attentives. Ce soir, penchés sur la crèche, nous renouvelons la consécration de notre famille monastique à Jésus-Enfant, « maître de vie intérieure, modèle d'obéissance et guide dans le chemin de la perfection ».

5 janvier : Vigile de l'Épiphanie où l'on s'apprête à commémorer aussi le miracle des Noces de Cana – « Avec leurs présents les mages accourent à des noces royales où s'éjouissent les convives avec l'eau changée en vin, alleluia » (Laudes) – tandis qu'est déposée en abondance cette même boisson précieuse à la porte du cloître ; la Providence semble insinuer par cette coïncidence qu'au delà du royal cadeau, c'est comme une participation liturgique (Saint Paul désigne la quête en faveur des fidèles de Jérusalem par les mots : « grâce, bénédiction, ministère sacré, espèce de Liturgie »), une tendresse divine qui nous oblige à remplir nos cœurs, a posteriori, de l'eau de la gratitude et de l'humilité.

8 janvier : à l'occasion de la grande promenade d'hiver, nos lèvres prennent les accents des bergers de Bethleem pour offrir à l'Enfant-Dieu et à la « Vierge féconde de grand' beauté » quelques noëls de la Vieille France, et même de l'Allemagne : O Kinderlein… !

12-19 janvier : Cette question lancinante : " à quand la fondation de Reichenstein ? " témoigne de

l'attente vive que suscite ce projet. Pendant une semaine, R.P. Prieur et une dizaine de frères ont, par leur présence et la célébration de l'Office divin dans le futur moûtier, attisé encore les désirs qui ne demandent qu'à s'embraser pour faire briller un nouveau foyer de vie contemplative. Alors… quand sera-ce pour de bon ? Après que la restauration de l'église sera achevée, car le reste des bâtiments est déjà suffisamment aménagé pour débuter. La petite troupe ne dédaigne pas d'aller vénérer les augustes reliques qui font l'honneur de la contrée (Aix-la-Chapelle, Cologne …).

Si la communauté est clairsemée pendant l'absence de nos frères, la bergerie, elle, se remplit et c'est plaisir que de voir ces douze agneaux nouveau-nés tout noirs, gambader dans la prairie. Intrépides, ils découvrent à la fois la couleur du ciel et la froidure de l'hiver. Les plus astucieux se débrouillent pour attraper une bronchite et se faire dorlotter… au chauffoir, s'il vous plaît !

2 février : Quel beau jour pour une profession solennelle ! Notre frère Maur *reçoit miséricorde au milieu du temple* que sont ses frères et est ainsi présenté à Dieu par les mains de la Vierge toute pure. Une délégation de professeur et de séminaristes d'Écône est là pour démontrer que nos frères n'y ont pas laissé un trop piètre souvenir durant leurs études de philosophie !

HONORAIRES DE MESSES :
Une messe : 17€ ; une neuvaine : 170€ ; un trentain : 680€.
N.B. : pour les neuvaines et les trentains, veuillez nous consulter avant d'envoyer les honoraires.

Pour nous aider :

Chèques à l'ordre de :
ASSOCIATION SAINT BENOÎT
Reçu fiscal sur demande (à joindre au chèque)

Pour les particuliers :
66 % du montant est déductible de l'impôt sur le revenu, dans la limite de 20 % du revenu imposable.

Déductions fiscales sur l'ISF :
jusqu'à 75 % du montant du don (nous consulter pour les modalités pratiques).

Pour les entreprises :
60 % du montant est déductible de l'impôt sur le revenu et de l'impôt sur les sociétés, dans la limite de 5 ‰ du chiffre d'affaire.

Références bancaires	*Banque*	*Guichet*	*Numéro de compte*	*Clé*
BNPPARIBAS	30004	00320	000 101 773 16	70
Av. Jean Jaurès	63700 SAINT-ELOY-les-Mines			

Depuis l'étranger : ***IBAN :*** **FR 76 3000 4003 2000 0101 7731 670**
BIC - SWIFT : **BNPAFRPPCLF**

ou virements sur notre CCP :
CCP n° 0650 198U Centre de CLERMONT-FERRAND

En Suisse :
Virements sur le compte de
Association saint Benoît
IBAN : **CH92 00264 264634813M1G**
BIC - SWIFT : **UBSWCHZH80A**
UBS AG - CH-8098 ZURICH

Nous vous informons que votre **don** peut aussi se faire **sous forme de titres** (actions et OPCVM), cette possibilité vous permettant d'effacer la plus-value latente des dits titres, tout en bénéficiant des déductions fiscales de l'impôt sur le revenu.

Monastère NOTRE-DAME DE BELLAIGUE
F – 63330 VIRLET / FRANCE

Téléphone : [00 33] (0)4 73 52 33 26
Télécopieur : [00 33] (0)4 73 52 02 69

Crédit photographique : p. 2 et p. 8 Claude PALLUAU